

Adrados (Francisco Rodriguez). *Evolución y estructura del verbo indoeuropeo*

J. Duchesne-Guillemin

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Duchesne-Guillemin J. Adrados (Francisco Rodriguez). *Evolución y estructura del verbo indoeuropeo*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 45, fasc. 1, 1967. Antiquité - Oudheid. pp. 153-155;

[https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1967\\_num\\_45\\_1\\_2674\\_t1\\_0153\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1967_num_45_1_2674_t1_0153_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 13/04/2018

**Adrados (Francisco Rodriguez).** *Evolución y estructura del verbo indoeuropeo.* Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1963 ; in-8°, 87 p. (MANUALES Y ANEJOS DE 'EMERITA', XXI).

C'est la première fois que l'on tente une étude d'ensemble de la genèse et de l'évolution du verbe indo-européen. Il y a pourtant belle lurette que le schéma Brugmannien, fondé sur la concordance du verbe grec et du verbe indo-iranien, est apparu inadéquat, ces langues devant plutôt refléter un stade relativement récent de l'histoire du verbe. Et plusieurs savants avaient indiqué les directions à suivre pour remonter au delà. Meillet avait montré le caractère secondaire de l'opposition entre désinences primaires et secondaires, en quoi il avait été suivi par Ruipérez ; l'indistinction primitive de la voix, reflétée dans l'indifférence d'Homère pour *ἔφη* et *φάτο* ; et le caractère secondaire du type thématique. Bonfante avait identifié une même *s* comme élargissement, suffixe, désinence nominale ou verbale. La mise en lumière de l'injonctif faisait apparaître comme récentes les distinctions modales. L'aoriste, comme le futur, se révélaient, eux aussi, récents. Ribezzo avait conjecturé un parfait sans désinences, etc.

Le déchiffrement du hittite avait élargi le champ de l'investigation. La conjugaison en *hi* paraissait notamment pouvoir éclairer la genèse du parfait ; Kronasser expliquait le sens des présents à infixe nasal à partir du sens de *sarnenk* 'réparer', sens dû à la racine *sark* (lat. *sarcio*), etc.

F. R. Adrados s'était déjà résolument engagé dans cette voie en fondant plusieurs études sur le présupposé de l'archaïsme du hittite et en développant d'une manière personnelle la théorie des laryngales. D'autre part, soucieux de tenir compte du structuralisme, il avait indiqué, dans la revue *Emerita*, comment on pouvait espérer reconstituer la genèse et l'évolution de la morphologie à partir d'élargissements sans signification propre mais se différenciant ensuite par opposition réciproque — oppositions privatives, graduelles ou équivalentes — et grâce aux phénomènes d'infection (dont hit. *sarnenk* offre un exemple) et d'option entre diverses possibilités équivalentes. Il avait déjà été accusé (par Pisani dans *Lingua*, 1958) de concevoir l'indo-européen comme un 'charmant jardin' dans lequel voisinaient toutes sortes de formes jusqu'à ce que chaque langue, s'avisant de ce chaos pléthorique, y fit son choix.

Il ne renie pas l'attitude ainsi caricaturée et la première partie du présent livre réaffirme ces principes, en même temps que sont repris les résultats du livre publié en 1961 sous le titre d'*Estudios sobre las laringales*. L'auteur croit pouvoir distinguer non seulement trois timbres de laryngales mais des variantes à appendice soit labial, soit palatal, variantes qui rendraient compte, par leur alternance, de doublets morphologiques tels que skr. *stṛṇāti* / *stṛṇōti* et dont la seconde expliquerait des formes comme *ásthur* ou une finale comme hit. *hun* < *H<sup>m</sup>*. (On sait que Benveniste a proposé une tout autre explication de cette forme dans son livre *Hittite et Indo-européen*, 1962, p. 17).

Dans la seconde partie, les différentes langues sont étudiées une à une dans leur préhistoire, en commençant par le hittite, supposé la plus archaïque

de toutes (ce qui n'est pas prouvé mais qu'il n'est pas interdit de prendre pour hypothèse de base). L'étude de la conjugaison fait bien comprendre la méthode suivie, mais en laissera aussi apparaître les limites. Une première théorie, lancée par Hrozný et reprise par Couvreur et Pedersen, rapprochait cette conjugaison de la conjugaison en  $-\delta$  d'autres langues ; une seconde, celle de Kellog, Kuryłowicz et Sturtevant, la rapprochait du parfait ; une variante, due à Kuryłowicz et autres, la dérive de la voix moyenne. Adrados, discutant chacune de ces vues et faisant son profit de toutes, croit pouvoir retrouver ici la conjugaison sans désinence (pressentie pour le parfait par Ribezzo) qui nous permettrait donc d'assister à la genèse même de la flexion verbale, étant donné le lien particulier de cette conjugaison avec le parfait. Ce lien est reformulé dans la troisième partie, — où est reprise d'ensemble l'évolution de l'indo-européen en traitant successivement de la voyelle thématique, des désinences, des thèmes, et enfin des prétérits composés : « à tous les thèmes en  $-\ast H$ , lisons-nous p. 631, a tendu à s'attacher une flexion spéciale qui hors du hittite s'est conservée principalement dans ceux de parfait ». Les laryngales jouent un rôle capital dans cette analyse. Ce sont elles aussi qui rendent compte du K du parfait grec, lequel est dit, p. 192, « résulter purement et simplement de la rencontre de  $\ast H$  et de  $\ast H_2$  », et du  $x$  du passé slave expliqué comme venant de  $\ast H_s$  (qui par ailleurs, selon Martinet, donne  $ks$ ), p. 316.

Au sujet des prétérits composés, l'auteur, à la suite de Hirt et Herrmann, revient à la théorie de Bopp. Il enseigne, p. 793, que ces prétérits « se forment toujours à base de thèmes en  $\ast H$ , plus concrètement de seconds thèmes qui en certains cas sont aussi des noms, et à partir de là tous ces thèmes ont fini par être sentis comme l'expression de la valeur générale du verbe, c'est-à-dire équivaloir à des infinitifs et gérondifs ». Quant à la valeur de ces prétérits, on a signalé depuis longtemps, rappelle l'auteur p. 794, qu'il y eut, à date ancienne, parmi les aoristes en  $-\eta$  et en  $-\theta\eta$ , des transitifs et que jusqu'à une date assez tardive la formation de transitifs en  $-\theta\eta$  resta vivante. « Il est indifférent à notre présent propos, écrit-il p. 798, de fixer absolument la date à laquelle les aoristes en  $-\eta$  et  $-\theta\eta$  commencèrent à être interprétés comme passifs. On admet généralement que cela se produisit déjà chez Homère, bien que dans une mesure limitée. Wistrand a essayé de démontrer qu'ils sont encore sentis comme intransitifs dans Homère. En réalité l'état est encore tellement fluide que les deux traductions et interprétations sont souvent possibles. Bien que leurs racines viennent de plus loin, on peut dire que le développement de la conception passive de  $-\eta$  et  $-\theta\eta$  et de la corrélatrice conception moyenne de l'aoriste radical moyen ont lieu sous nos yeux, — bien que le nouveau système n'arrive jamais à être aussi fermé que le sont ceux de certains linguistes qui refusent de voir dans la structure des langues les restes d'états anciens et les présages d'états futurs ».

L'auteur a poursuivi son immense effort avec une rigueur et une cohérence admirables.

Il n'y a pas d'index et l'absence d'une liste bibliographique est gênante.

L'ouvrage de Kuiper sur les *Indogermanische Nasalpräsentia* n'est cité la première fois (p. 144) que comme *ob. cit.*, on ne trouve la solution que p. 243 et jamais la date (1937) n'est indiquée. Il y a très peu de fautes d'impression : p. 244, ligne 9, lire *vainātiy* ; p. 649, ligne 16, *mencionado* ; p. 861, ligne 14, au lieu de *attn*, lire, il me semble, *hetita*. — J. DUCHESNE-GUILLEMIN.

**Bousquet (Jacques).** *Les thèmes du Rêve dans la littérature romantique (France, Angleterre, Allemagne). Essai sur la naissance et l'évolution des images.* Paris, Didier, 1964 ; un vol. in-8° de 656 p. (ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE, 47).

La mode du fantastique, ranimée par le surréalisme, a eu pour effet un renouveau des études sur ce sujet : si l'auteur cite parfois Bachelard et Béguin, il a peu utilisé les livres de Castex et de Vax (Coll. *Que sais-je ?*). La thèse de ce dernier, comme les ouvrages de Caillois et de Schneider, sont venus trop tard pour qu'il puisse prendre position par rapport à leurs théories. Cette thèse, commencée il y a vingt-cinq ans sous la direction de J.-M. Carré et finie sous celle de Ch. Dédeyan, présente un énorme dossier classifié, une accumulation de documents à la fois impressionnante, intéressante et décevante. « N'ayant point achevé un monument, dit M. Bousquet, je n'ai point voulu cacher le chantier ». Cette modestie ne doit pas nous tromper. Des perspectives et des successions chronologiques sont tracées, mais elles sont interrompues ou négligées parfois, sans raison apparente. Il y a des répétitions sous diverses rubriques (souterrain, ville, cauchemar reprennent les mêmes exemples), ou des distinctions peu nécessaires (intérieurs labyrinthiques et intérieurs immenses : le premier rêve d'*Aurélia*, inscrit sous le premier thème, figurerait aussi bien sous le second), des enjambements ou des interpolations dans le temps (Rimbaud et les surréalistes viennent dans la première période romantique plus souvent qu'à leur tour). Trop souvent l'auteur procède par juxtaposition d'exemples non commentés dans leurs différences.

Cette impression de malaise repose, au départ, sur une confusion délibérée du rêve littéraire et du rêve tout court, analogue à celle que l'auteur reproche justement à Béguin de faire entre « rêve et extase métaphysique » (p. 155). Tout rêve devient littérature et toute invention imaginaire passe pour rêve. Selon J. Bousquet, le rêve est une fabrication du réveil (p. 40 sq.), peu importe si elle est plus ou moins élaborée. Il s'autorise de Valéry et de Bergson pour le croire ; mais au moins Bergson n'a pas nié l'existence autonome de ces images du sommeil, s'il a dégagé la part de reconstruction immédiate au réveil. Pour moi, une histoire se dégageait de ces séquences d'images, mais je la retrouve plus ou moins bien suivant la nature, rapide ou lente, de mon réveil. De toute façon, il n'y a pas une différence de degré, mais de fonction, entre le récit d'un rêve par Hugo (M. Bousquet n'a pas connu l'étude de Guillemin sur ce sujet) et, disons, un des « rêves » d'*Aurélia*. On comprend mal comment il en vient de ces prémisses à admettre l'origine physiologique de certains rêves (p. 202) : aucun trouble digestif n'a jamais permis de construire